

**L'AFFAIRE**  
**JENNIFER JONES**

Titre original : *Looking for JJ*  
Copyright © Anne Cassidy, 2004  
*First published in the UK by Scholastic Ltd, 2004*  
*a division of Transworld Publishers*

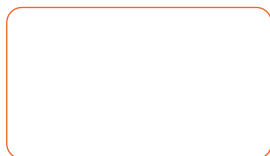
Cet ouvrage a été réalisé par les Éditions Milan  
avec la collaboration de Ingrid Pelletier.

Pour l'édition française :  
© Éditions Milan, 2006 pour la première édition  
© Éditions Milan, 2017 pour la présente édition

1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France  
[editionsmilan.com](http://editionsmilan.com)

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection du droit d'auteur. Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : avril 2017 • ISBN : 978-2-7459-9103-3  
Achevé d'imprimer au 4<sup>e</sup> trimestre 2021 en Espagne par Rodesa  
Plus d'informations sur la fabrication de nos livres :  
[editionsmilan.com/comment-fabriquons-nous-nos-livres](http://editionsmilan.com/comment-fabriquons-nous-nos-livres)



Tu vides tes étagères et connais déjà ce livre par cœur ? Donne-le !

ANNE CASSIDY

# L'AFFAIRE JENNIFER JONES

Traduit de l'anglais  
par Nathalie M.-C. Laverroux

  
milan



PREMIÈRE PARTIE  
ALICE TULLY



# 1

Tout le monde recherchait Jennifer Jones. D'après les journaux, elle représentait un danger pour les enfants, il valait mieux qu'elle reste derrière les barreaux. Et la population avait le droit de savoir où elle se trouvait. Certains journaux du week-end avaient même exhumé le gros titre d'autrefois : « Œil pour œil... »

Alice Tully dévorait tous les articles qu'elle trouvait sur ce sujet. Frankie, son petit ami, en était sidéré. Il n'arrivait pas à comprendre ce qui la fascinait tant. Pendant qu'elle lisait, il l'enlaçait et l'embrassait dans le cou. Alice essayait de le repousser mais il ne se laissait pas faire, et le journal finissait par terre, tout froissé. Alice ne pouvait pas résister à Frankie. Il était plus grand et plus fort qu'elle, mais le problème n'était pas là. La plupart des gens étaient plus

grands et plus forts qu'elle. Alice était petite et mince ; elle achetait souvent ses vêtements à moindre prix dans les rayons pour enfants. À côté d'elle, Frankie était un géant. Il aimait l'emporter dans ses bras, surtout lorsqu'ils se disputaient, c'était sa façon à lui de faire la paix.

Elle était heureuse avec lui.

Cependant, pour lire les articles concernant Jennifer Jones, elle préférait mille fois être seule. Mais elle devait attendre que Rosie, chez laquelle elle habitait, soit partie travailler. Rosie étant assistante sociale, elle avait de nombreuses personnes à voir et faisait de longues journées, ce qui laissait beaucoup de temps libre à Alice. Quoi qu'il en soit, les articles sur Jennifer Jones n'étaient pas publiés quotidiennement. Ils arrivaient par vagues. Parfois, ils surgissaient en première page, en gros titres arrogants qui s'imposaient au regard. Mais il leur arrivait aussi d'être insignifiants, dans une page intérieure, nuage bavard planant à la frontière des nouvelles et suscitant un intérêt très moyen.

Au moment du meurtre, tous les journaux en avaient parlé pendant des mois. Et le procès avait fait couler beaucoup d'encre. Des dizaines d'articles avaient analysé l'affaire sous tous les angles : les événements de ce jour terrible à Berwick Waters ; le contexte ; les familles des enfants ; les rapports scolaires ; les réactions des habitants ; les lois concernant les enfants meurtriers. Certains



journaux populaires se concentraient sur les aspects les plus sordides : tentatives pour cacher le crime, détails du corps de la victime, mensonges des enfants. Alice Tully n'avait rien lu à l'époque. Elle était trop jeune. Cependant, depuis six mois, elle ne laissait passer aucun article, et la question sous-jacente restait la même : comment une petite fille de dix ans pouvait-elle tuer un autre enfant ?

Dans les semaines qui avaient précédé le 9 juin, jour du dix-septième anniversaire d'Alice Tully, les articles étaient réapparus : Jennifer Jones avait fini par être libérée après avoir purgé une peine de six ans pour meurtre (le juge avait parlé plus précisément de « carnage »). Elle avait été mise en liberté conditionnelle, ce qui signifiait qu'elle pouvait retourner en prison à tout moment. Maintenant, elle habitait loin du lieu de son enfance, sous une nouvelle identité, et personne ne pouvait savoir qui elle était, ni ce qu'elle avait fait.

Roulée en boule devant la télévision de Rosie, Alice cherchait frénétiquement le moindre reportage. Du pouce, elle faisait défiler les chaînes satellites avec la télécommande, regardant tout ce qui existait sur le cas Jennifer Jones. Le journal télévisé montrait toujours la seule et unique photographie dont il disposait, et qui représentait la fillette à dix ans. Elle avait les cheveux longs, une frange, et une expression butée. Elle avait aussi un surnom, « JJ », dont les journalistes raffolaient. Et qui perturbait Alice.

Le matin de son anniversaire, Rosie la réveilla avec une carte de vœux et un cadeau.

– Tiens, c’est pour toi !

Alice ouvrit les yeux. Rosie était vêtue de son tailleur sombre et du chemisier blanc à rayures qu’elle portait toujours avec ce tailleur. Ses cheveux retenus en arrière lui donnaient un air grave, presque sévère. Elle avait troqué ses habituelles boucles d’oreilles contre des clips en or. Ce n’était pas du tout la façon dont elle aimait s’habiller habituellement.

– Laissez-moi deviner, vous allez au tribunal aujourd’hui, dit Alice en s’asseyant sur son lit.

Elle s’étira et passa les doigts dans ses cheveux courts.

– Tu as tout compris ! Mais regarde ton cadeau. Joyeux anniversaire !

Pendant qu’Alice prenait le paquet, Rosie alla ouvrir la fenêtre. Une brise légère s’infiltra dans la pièce, soulevant le rideau en tulle. Alice tira le duvet jusqu’à son cou.

– Vous voulez me faire mourir de froid ! plaisanta-t-elle.

Rosie n’y prêta pas attention. Elle aimait l’air frais. Elle passait beaucoup de temps à ouvrir les fenêtres, et Alice passait beaucoup de temps à les refermer.

Dans le papier d’emballage, Alice trouva une petite boîte, comme celles qui contiennent des bijoux. Pendant un instant, elle eut une vague inquiétude. Pour les bijoux, Rosie avait un goût un peu trop artistique. Elle souleva

doucement le couvercle et découvrit une paire de minuscules boucles d'oreilles en or.

– Oh ! Elles sont adorables !

Une boule bizarre se forma dans sa gorge.

– Elles sont plus à ton goût qu'au mien, fit remarquer Rosie.

Devant le miroir mural d'Alice, elle rajusta sa veste et lissa sa jupe du plat de la main. Elle paraissait mal à l'aise.

Alice sortit de son lit et s'approcha d'elle. Élevant une boucle jusqu'à son oreille, elle hocha la tête d'un air approbateur. Puis elle serra doucement le bras de Rosie.

– Tu commences tard cette semaine ? demanda celle-ci.

Alice acquiesça d'un signe de tête. Elle pouvait arriver à son travail à dix heures.

– Je rentrerai de bonne heure pour pouvoir préparer un repas de fête, dit Rosie. Et nous n'allons pas célébrer uniquement ton anniversaire. Samedi prochain, cela fera six mois que tu vis ici !

C'était vrai. Six mois qu'elle se réveillait de bonne heure dans cette chambre, qu'elle mangeait dans la cuisine de Rosie, qu'elle voyait son nom écrit sur des enveloppes : « Alice Tully, 52 Phillip Street, Croydon ».

– Ma mère va venir, continua Rosie. Et Frankie ?

Avec l'aide de sa mère, Kathy, une Irlandaise pleine d'humour, Rosie avait confectionné un gâteau en cachette.

– Il ne pourra pas venir, répondit Alice.

Elle ne prit pas la peine de lui expliquer pourquoi. Frankie se sentait gêné avec Rosie. Il avait l'impression qu'elle l'observait en permanence et qu'elle était prête à intervenir chaque fois qu'il touchait Alice. Il préférait qu'ils se voient en tête à tête.

– Eh bien, nous ne serons que toutes les trois, conclut Rosie.

Quand elle fut partie, Alice s'assit sur son lit, ses boucles d'oreilles dans une main, et lut la carte d'anniversaire. Elle n'allait rien recevoir de sa mère, elle le savait. Elle resta un instant immobile, consciente de son propre corps, essayant de comprendre ce qu'elle éprouvait. Était-elle contrariée ? Elle avait reçu d'autres cartes et d'autres cadeaux. Elle avait Frankie, et ses amies du *Coffee Pot*. Et il y avait Rosie. Rosie, avec ses accolades chaleureuses et ses manières brusques. Rosie qui sentait le citron, l'ail et le basilic, et qui essayait toujours de la faire grossir. Chère Rosie, douce Rosie. Avant, Alice n'aurait pas imaginé qu'il existait des gens comme elle.

Le cliquetis de la boîte à lettres la tira de ses pensées. Elle se leva et alla poser sa carte verticalement sur la cheminée. Puis elle descendit l'escalier et se dirigea vers la porte d'entrée, où le journal du matin dépassait de la boîte. Elle le sortit en prenant soin de ne pas le froisser ni de déchirer les pages, et l'emporta à la cuisine. Sans y jeter un coup d'œil, elle le posa sur la table et continua de préparer son

petit déjeuner. Elle versa des céréales et du lait dans un bol. Une seule cuillerée à café de sucre, c'était suffisant. Puis elle pressa une orange et s'en servit exactement un demi-verre. Pour la nourriture, elle avait ses habitudes. Elle ne se préoccupait ni de son poids ni de son apparence. Elle mangeait ce dont elle avait envie, et la personne la plus persuasive n'aurait pu y changer quoi que ce soit.

Elle s'assit et lissa le journal. Les gros titres auxquels elle s'attendait lui sautèrent aux yeux.

En gros caractères :

### JENNIFER JONES LIBÉRÉE AU BOUT DE SIX ANS. ET LA JUSTICE ?

Elle prit une poignée de céréales. Sa main tremblait. C'était toujours la même histoire qu'elle lisait depuis plusieurs semaines. Fallait-il libérer Jennifer ? Devait-elle rester en Grande-Bretagne ? Était-elle un danger pour les enfants ? Il y avait aussi le côté revanchard : les parents de la petite fille morte essaieraient-ils de retrouver Jennifer ?

Comme toujours, le journal donnait un bref résumé de ce qui s'était passé ce jour-là à Berwick Waters. L'article était exactement comme les autres. Alice les avait tous lus. Si quelqu'un le lui avait demandé, elle aurait probablement pu les réciter par cœur. Une journée lumineuse de mai, six

ans plus tôt. Le soleil était éclatant, mais une brise aigrette bousculait les buissons et les fleurs, les faisant osciller de-ci de-là. Quand le vent s'était calmé, le soleil était devenu plus chaud et, pendant un instant éphémère, on aurait pu croire que c'était l'été.

La ville de Berwick. À quelques kilomètres de la nationale qui menait à Norwich. Il y avait une rue principale avec des boutiques et un pub, des rues et des rues bordées de maisons et de modestes jardins bien alignés. Derrière la petite école et le parc, la route quittait la ville, passait devant la gare désaffectée et continuait en direction de Water Lane. Une rangée de cottages, qui avaient appartenu à la municipalité ; huit en tout, bordant la route.

Ils n'étaient pas tous abandonnés. Certains étaient entretenus, avec des serres et des dépendances. D'autres avaient des clôtures cassées, ou bien leur peinture s'écaillait. Il y avait des jardins colorés et bien nets, où les fleurs étaient disposées en parterres géométriques, où les pots en terre cuite étaient posés bien droit, de fins rameaux retombant en cascade à l'extérieur. D'autres encore étaient livrés aux mauvaises herbes et jonchés de jouets cassés. Ils arbo-raient tous des fils d'étendage hissés haut vers le ciel, sur lesquels des chemises et des robes d'enfants s'agitaient dans le vent.

Trois enfants surgirent d'un portail, à l'arrière d'un des jardins, et empruntèrent le sentier qui menait à Berwick

Waters, à un kilomètre et demi. Ils marchaient d'un pas décidé, vers un but précis. Le lac de Berwick Waters était une retenue artificielle créée une dizaine d'années plus tôt par la Compagnie des eaux. Il mesurait plus de trois kilomètres de longueur et il était entouré de bois et de quelques aires paysagères de pique-nique. Le lac était profond, et les enfants n'avaient pas le droit d'y aller seuls. Certaines personnes prétendaient que des bandes de chats sauvages avaient vécu dans le coin et avaient été noyées pendant que le barrage se remplissait. On disait que parfois, dans la journée, quand le silence était absolu, on pouvait entendre leurs cris. La plupart des gens n'y croyaient pas, mais beaucoup d'enfants étaient impressionnés par cette histoire.

En ce jour de mai, il faisait froid, et les trois fillettes essayaient de se réchauffer en serrant leurs bras autour d'elles et en tirant les manches de leur sweat-shirt pour empêcher la bise coupante de se frayer un chemin sous leurs vêtements. Cinq minutes plus tard, comme il faisait trop chaud, elles ôtèrent leur sweat-shirt et le nouèrent solidement autour de leur taille. Elles étaient trois, parties des cottages bordant la ville en direction de Berwick Waters. Plus tard ce jour-là, seules deux d'entre elles étaient revenues.

Alice Tully connaissait cette histoire, elle aurait pu écrire un livre à ce sujet. Elle baissa les yeux sur ses céréales. Elle

n'en avait mangé que la moitié. Prenant sa cuillère, elle continua, mâchant vigoureusement, avalant lentement. Elle sentit à peine le goût de la nourriture. L'article se terminait par une citation d'un porte-parole du ministère de l'Intérieur : « Comme toute autre affaire criminelle, le cas de Jennifer Jones a été soigneusement examiné. Selon l'opinion de chaque personne consultée, la jeune fille ne présente aucun danger pour les enfants. Par conséquent, elle a été mise en liberté surveillée et vit actuellement dans un environnement protégé. Toute idée ou tout acte de vengeance seraient complètement déplacés et feraient l'objet de poursuites sévères. »

Où était Jennifer Jones ? C'était la question que tout le monde se posait, et il n'y avait dans le pays qu'une poignée de gens capables d'y répondre. Alice Tully en faisait partie.



## 2

Il fallut plusieurs jours à Alice pour remarquer l'homme à la veste de cuir. Elle avait dû le servir chaque fois qu'il était venu, mais elle n'en était pas sûre. Cette semaine, elle travaillait dans l'équipe du matin au *Coffee Pot*, et commençait à sept heures. Laurence, Julien et elle servaient chaque jour des centaines de clients. La plus grosse affluence avait lieu entre sept heures trente et huit heures. C'était un flot constant de cadres impeccablement habillés, qui s'engouffraient dans la cafétéria pour prendre un café ou un cappuccino, un petit pain ou un croissant. La plupart emportaient leur collation dans un sac en papier pour la consommer dans le train qui les conduisait vers leur lieu de travail. À huit heures quinze, quand il y avait moins de monde, Alice était épuisée, en général, et ses deux

collègues se traînaient vers le haut de l'escalier pour fumer une cigarette. C'est à ce moment-là qu'elle avait le temps de se reposer, de se retrouver un peu, et parfois de boire quelque chose.

L'homme était assis près de la fenêtre, dans la salle réservée aux fumeurs. Il prenait un grand cappuccino et un muffin. Il buvait lentement et, quand il eut fini, il vint commander une autre tasse. Chaque matin, il s'installait à la même table, où il restait environ une heure et demie. Cela ne dérangeait pas Alice. Il y avait une dizaine de tables dans le café et, sauf à l'heure du déjeuner, la moitié seulement étaient occupées. Si un client avait envie de s'attarder, lire le journal, travailler sur son ordinateur ou feuilleter un magazine, cela ne posait aucun problème. Le café était situé à deux cents mètres environ de la station de métro. Les gens attendaient souvent une personne avec laquelle ils avaient rendez-vous, quand ils ne venaient pas tout simplement passer un moment.

Le jour où l'homme à la veste de cuir vint s'asseoir pour la troisième matinée consécutive, Alice l'observa attentivement. D'âge moyen, il était très grand, et trop volumineux pour les petites chaises du *Coffee Pot*. Ses cheveux commençaient à s'éclaircir sur le sommet de son crâne, mais ceux qui lui restaient étaient longs et il les retenait en queue-de-cheval sur la nuque. Devant lui étaient épar-

pillés des objets qu'il avait sortis d'un sac à dos usagé, posé par terre : un appareil photo, un bloc-notes, un atlas et quelques dossiers. Il restait peu de place pour sa tasse en carton et sa pâtisserie. La plupart du temps, il regardait par la fenêtre et prenait des notes. Alice se demanda s'il était écrivain.

Ce matin-là, elle était préoccupée. La veille au soir, elle s'était querellée avec Frankie. Après le travail, elle l'avait retrouvé chez lui, comme convenu, mais avec un quart d'heure de retard, car elle était allée chez le coiffeur. Frankie avait fait la tête en voyant ses cheveux coupés très court.

– Je croyais que tu voulais les laisser pousser, avait-il dit en la rejoignant dans le couloir.

– Pas du tout !

Elle avait passé une main sur sa nuque. L'appartement était vide, les colocataires de Frankie étaient probablement au collège.

– On dirait un garçon, avait continué Frankie.

– Je les préfère courts.

Sans l'inviter à le rejoindre, Frankie s'était assis sur le canapé, les jambes étendues sur le siège, comme pour l'empêcher de venir à côté de lui. Elle s'était efforcée de garder sa bonne humeur. Frankie était en pleine période d'examens, il devait être sous pression.

– Si nous allions acheter à manger ? J'ai un peu d'argent.

Il n'avait pas répondu. Il fixait l'écran vide de la télévision. Brusquement, elle s'était sentie fatiguée, incapable d'affronter une dispute.

– Bon, j'y vais, je t'appellerai plus tard.

Et elle avait tourné les talons.

Elle n'était pas loin quand elle l'avait entendu derrière elle. Elle ne s'était pas arrêtée et, à deux mètres de la porte, il l'avait dépassée et lui avait bloqué le passage. L'instant d'après, il l'avait prise dans ses bras et l'avait serrée très fort contre lui.

– Ne nous disputons pas, avait-il murmuré en glissant les mains sous son T-shirt.

Plus tard, après avoir mangé leur repas, ils s'étaient installés devant la télévision.

– Je croyais que tu avais du travail, avait dit Alice en lorgnant les livres et les dossiers empilés sur le coin du bureau.

– Je verrai ça demain !

Frankie avait levé les bras en s'étirant, prenant encore plus de place sur le canapé.

Elle ne voulait pas rester trop tard, mais il l'avait retenue en s'amusant à lutter avec elle. Un peu à contrecœur, elle avait tenté de le repousser et, à la fin, elle s'était retrouvée captive, sans volonté, et s'était mise à rire. Il avait commencé à l'embrasser doucement, se tenant au-dessus d'elle comme s'il faisait des pompes, mais ensuite ses baisers

s'étaient prolongés et il s'était à moitié allongé sur elle, lui enlevant ses vêtements, la caressant et la touchant jusqu'à ce qu'elle en ait le vertige. « J'ai des préservatifs », avait-il murmuré d'une voix rauque, mais elle avait secoué la tête en le repoussant. Bien qu'il eût fait contre mauvaise fortune bon cœur, elle avait senti monter son impatience.

Ne voudrait-il plus d'elle, un jour ? se demandait Alice en nettoyant une table dans la salle des fumeurs. Quelques journaux traînaient sur des tables. Pendant qu'elle les repliait, elle croisa le regard de l'homme à la veste de cuir. Tenant sa cigarette entre le pouce et l'index, il lui adressa un signe de tête cordial. Quand il partit, Julien nettoya sa table et revint au comptoir avec un morceau de papier à la main.

– Le gros type à la queue-de-cheval, il a oublié ça. Mets-le derrière le comptoir, il va peut-être revenir.

Alice le prit. Il y avait quelques mots griffonnés et de petits dessins.

– C'était sur la chaise en face de lui. Il a dû glisser de la table. Regarde, il y a des numéros de téléphone, il en a peut-être besoin.

Mais Alice se moquait des numéros de téléphone. En haut de la page, trois noms étaient écrits et soulignés plusieurs fois :

« Jennifer Jones », « Michelle Livingstone », « Lucy Bussell ».

Alice plia le papier en deux et encore en deux. Elle entendait Laurence et Julien parler derrière elle, mais elle n'avait aucune idée de ce qu'ils pouvaient se raconter. Elle plia et replia la feuille jusqu'à en faire un petit rectangle épais, de la taille d'un biscuit, puis elle le fourra dans sa poche et enleva son tablier.

– Je prends ma pause maintenant, annonça-t-elle.

Julien et Laurence étaient en train de décharger les plateaux de baguettes et de sandwiches pour le déjeuner, et c'est à peine s'ils lui jetèrent un coup d'œil. Elle sortit du café, longea la rue et emprunta celle qui menait chez Rosie.

L'appartement n'était qu'à cinq minutes de là mais elle accéléra le pas. Elle voulait s'y retrouver seule avant que quelque chose n'explose en elle.

Devant la maison était garée une petite camionnette blanche. Les portières arrière étaient grandes ouvertes, tout comme la porte d'entrée de l'appartement du rez-de-chaussée. Alice s'arrêta un instant. Quelques sacs et une valise encombraient l'entrée ; elle entendit les portes intérieures s'ouvrir et se refermer. Apparemment, quelqu'un emménageait au rez-de-chaussée. Elle sortit sa clé et ouvrit précipitamment la porte de Rosie, entra et la referma à double tour derrière elle. Elle ne voulait pas rencontrer les nouveaux voisins. Elle n'avait pas le temps de bavarder. Elle s'appuya contre la porte. Elle était petite et elle ne pesait pas lourd, mais pendant quelques minutes elle

poussa de tout son poids et de toute sa volonté le lourd battant de bois. Comme si c'était suffisant pour empêcher quelqu'un d'entrer.

Elle grimpa l'escalier en courant et entra dans la cuisine. De ses doigts tremblants, elle sortit de sa poche la feuille de papier, qu'elle étala sur la table. Les trois noms lui renvoyèrent son regard.

Jennifer Jones, Michelle Livingstone, Lucy Bussell.

Trois fillettes parties à Berwick Waters par une belle journée de printemps, six ans plus tôt. Ces noms avaient fait la une des journaux pendant des mois. Un seul était resté dans les mémoires : JJ, Jennifer Jones.

Pourquoi l'homme à la veste de cuir avait-il écrit ces trois noms ? Que signifiaient-ils pour lui ? Alice téléphona à Rosie. Les doigts gourds, elle tapa sur les touches du téléphone et demanda Rose Sutherland, précisant que c'était urgent. Bientôt, elle entendit la voix lente mais ferme de Rosie. Celle-ci écouta tranquillement ses explications bredouillantes et ne se précipita pas pour parler. Quand elle se décida, ses paroles étaient mûrement pesées. Elle essaya de la calmer. Après tout, ces trois noms n'étaient que des gribouillis. Cet homme devait être écrivain ou journaliste, et alors ? Il ne pouvait rien trouver. Alice aurait dû s'y attendre, elle devait y être préparée. Maintenant que les médias savaient que JJ était libérée, il y aurait toujours des gens qui tenteraient de la retrouver. Alice hocha la tête.

Rosie avait raison. Elles avaient déjà eu plusieurs fois cette conversation.

Posant le récepteur du téléphone, elle se ressaisit. Elle retourna travailler et glissa le morceau de papier entre le comptoir et le mur. Le lendemain, quand l'homme à la veste de cuir arriva, elle attendit que l'affluence soit passée avant de se diriger vers lui, la feuille de papier à la main.

– Vous l'avez oubliée hier. J'ai pensé que c'était peut-être important.

Elle la lui tendit. La feuille était striée de pliures. L'homme parut à la fois étonné et content.

– Merci beaucoup, je me demandais où elle était passée.

– Êtes-vous journaliste ? demanda nonchalamment Alice.

– Non.

– Je me demandais, avec ces noms, si vous faisiez une enquête sur cette fille, celle qui vient juste d'être libérée.

– Bien vu, dit-il. En fait, je suis détective privé. Je recherche Jennifer Jones, mais pas pour un article de journal.

Il se tapota le bout du nez et retourna à ses papiers.

Les lèvres d'Alice se retroussèrent en un sourire forcé, découvrant ses dents. Elle hocha la tête comme si l'inconnu venait de dire quelque chose de banal. Mais au fond d'elle, elle se sentait anéantie.

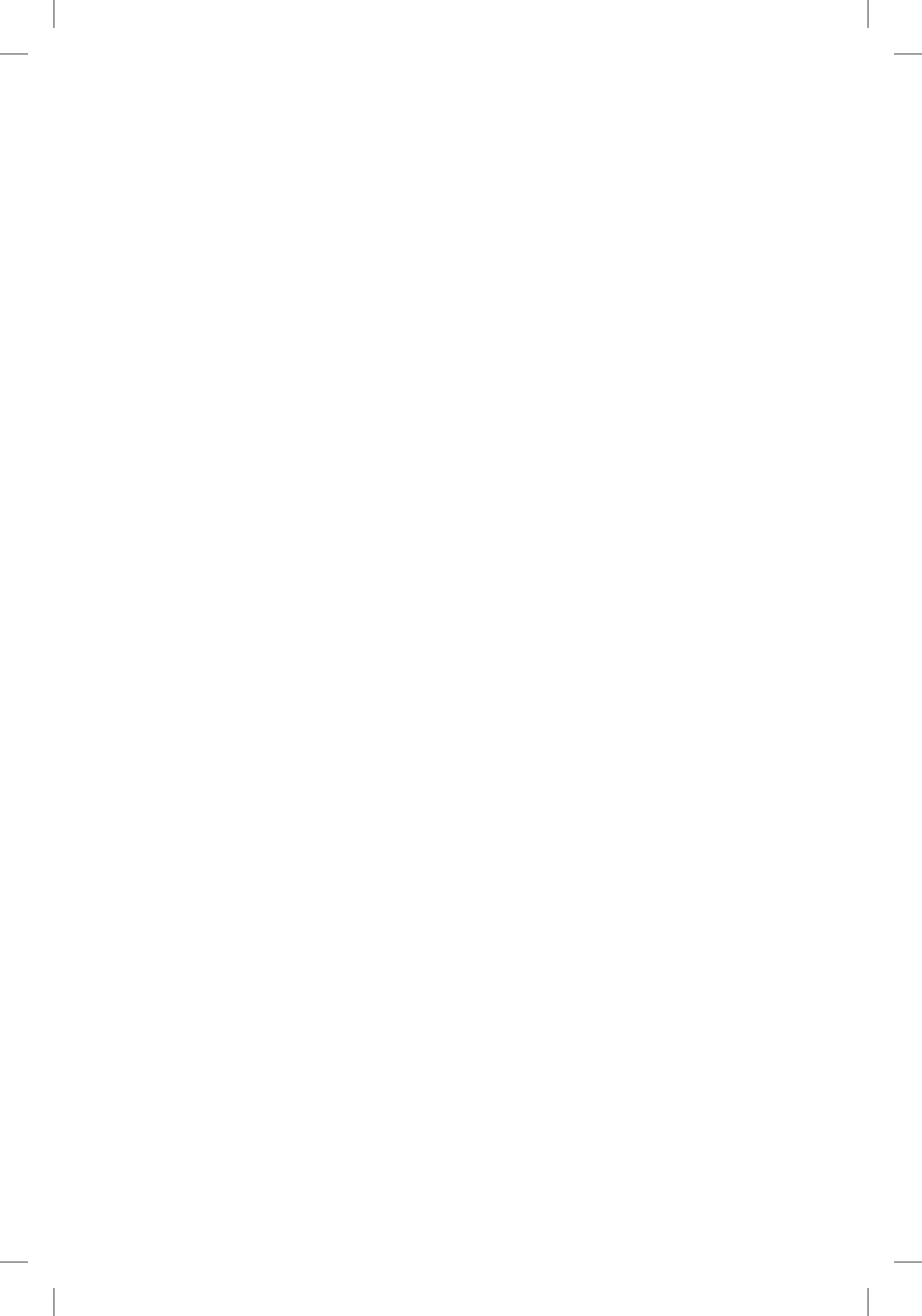
Elle retourna derrière le comptoir et se surprit à observer le détective. Elle sentit brusquement croître en elle une animosité intense. Cet homme avait les cheveux gras, la



peau tavelée. Ses chaussures étaient éculées et l'ourlet de sa veste de cuir pendait d'un côté. De l'endroit où elle se trouvait, elle le vit introduire d'une main les dernières miettes de son petit pain dans la bouche, pendant que, de l'autre, il composait un numéro de téléphone sur son portable.

Il était abject et il recherchait JJ.

Il ne savait pas qu'il l'avait retrouvée !



### 3

La semaine suivante, en rentrant du travail, Rosie trouva Alice assise dans un coin de sa chambre, pelotonnée dans son duvet près d'un radiateur soufflant. Il était trois heures de l'après-midi, mais les rideaux fermés plongeait la pièce dans la pénombre. L'air était chaud et lourd. En soupirant, Rosie s'accroupit pour débrancher le chauffage. Serrant le duvet contre elle, Alice la suivit du regard tandis qu'elle ouvrait les rideaux pour laisser la lumière du jour envahir la pièce. Pendant un instant, elle crut que Rosie allait aussi ouvrir la fenêtre. À cette seule idée, elle eut froid et remonta le duvet jusqu'à son nez tout en se calant contre le mur.

– Nous devons parler, dit Rosie d'une voix posée.

Alice s'y attendait. Ce n'était pas la première fois que Rosie la trouvait confinée dans sa chambre. Jusque-là, elle

avait plaisanté, prenant la chose à la légère et considérant que c'était un de ses petits défauts.

Mais cette fois, c'était différent. Alice avait quitté son travail.

Elle était arrivée à l'heure et de bonne humeur au *Coffee Pot*. Après avoir enfilé son tablier, elle était restée debout derrière le comptoir, regardant défiler dans la rue les gens qui se dirigeaient vers la gare d'un air déterminé, la tête penchée, un sac ou un attaché-case à la main. Certains consultaient leur montre et sortaient à l'avance leur carte de transport pour gagner du temps.

Ils lui avaient paru si normaux.

Elle avait même servi deux couples : un café frappé et un croissant à emporter dans un sac étanche ; deux grandes tasses de thé au lait pour le couple qui se tenait perché sur des tabourets, dans le coin, profitant de quelques minutes avant de prendre le train.

Soudain, un peu après huit heures, elle avait eu un étourdissement. Elle avait baissé les yeux sur son corps. Elle était trop mince, trop légère. Tel un morceau de papier que le vent pouvait emporter. Quelqu'un, de l'autre côté du comptoir, avait demandé quelque chose, mais elle n'avait pas pu répondre.

S'ils avaient su. Si la femme qui brandissait un billet de dix livres avait su à qui elle avait affaire. Si elle avait soupçonné une seule seconde qu'elle se trouvait à quelques

centimètres de Jennifer Jones, de JJ, la fille de Berwick qui venait de passer six années en prison pour meurtre. Qu'aurait-elle dit ? Aurait-elle été aussi bavarde, aussi agréable ? Aurait-elle fait des commentaires sur le beau temps tout en commandant son café noir et son biscuit aux noix de pécan ?

Sans avoir la moindre idée de ce qu'elle disait, Alice avait marmonné quelques mots. Elle avait eu envie d'annoncer : « Je ne suis pas celle que vous croyez. » Au lieu de cela, elle avait dénoué son tablier, qui avait glissé à terre, et elle s'était éloignée, le laissant sur le carrelage comme une mue. Incapable de continuer à faire semblant, elle était rentrée chez elle.

Le directeur l'avait regardée d'un air préoccupé. Après tout, elle n'avait pas paru vraiment dans son assiette depuis le début de la semaine. Elle s'était comportée bizarrement : elle avait pleuré dans les toilettes, cassé de la vaisselle, et elle s'était brûlé le poignet avec du café.

En sortant de la cafétéria, elle avait éprouvé un bref soulagement. Quand la porte s'était refermée, elle n'avait même pas regardé derrière elle. Mais ce n'était pas si facile. Elle s'était retrouvée à contresens de la foule, contournant les gens qui allaient à leur travail. Elle marchait tantôt sur le trottoir, tantôt sur la chaussée en jetant régulièrement un coup d'œil derrière elle pour s'assurer que le tramway n'approchait pas. Puis, elle avait tourné dans la rue où

habitait Rosie ; là, elle avait été frappée par le calme. Personne, rien qu'une ou deux voitures échappant aux embouteillages.

Elle s'était bien doutée que le directeur appellerait Rosie. Elle aurait presque pu entendre les petits bips que faisaient les touches de son téléphone tandis qu'il composait son numéro pour lui apprendre qu'elle avait abandonné son travail. Rosie était une de ses vieilles amies. C'était pour lui faire plaisir qu'il avait procuré cet emploi à Alice. Naturellement, il ne connaissait pas la vérité. Rosie avait déjà hébergé d'autres jeunes filles abandonnées par leur famille, et qui avaient besoin de temps et d'espace, d'un havre de paix pour redémarrer dans la vie.

Mais c'était la première fois qu'elle logeait une criminelle sous son toit.

– Je vais faire du café. Viens à la cuisine, nous allons bavarder, dit Rosie en sortant de la chambre.

Elle laissa la porte grande ouverte pour faire entrer un peu d'air.

Alice entendit l'eau couler, les tasses en porcelaine s'entrechoquer doucement, la porte du réfrigérateur s'ouvrir et se refermer, le cliquetis des cuillères à café. Puis l'odeur du café, forte, réconfortante, pénétra dans la pièce. Se débarrassant de son duvet, Alice se leva, les jambes raides comme des morceaux de bois. Elle se rendit à la cuisine et s'assit tranquillement à table. Une veste de Rosie était

suspendue au dossier. Rosie posa deux tasses sur la table et approcha une chaise pour s'asseoir en face d'elle. Elle lui prit la main.

– Nous savions que les choses risquaient de prendre une tournure difficile, dit-elle en la regardant dans les yeux. Nous savions que quelqu'un allait peut-être venir à ta recherche. Nous en avons parlé dès le début, tu te souviens ? Le jour où nous étions dans l'appartement de Patricia Coffey.

Alice hocha la tête. Bien sûr qu'elle s'en souvenait.

– Nous n'allons pas nous laisser abattre. Ils peuvent chercher tout ce qu'ils veulent, ces journalistes ou ces détectives. Après tout, tu as été libérée.

Rosie parlait comme si une troupe entière était à ses trousses. Alice acquiesça encore d'un signe de tête.

– J'ai appelé Patricia ce matin, pour savoir si tout allait bien. Elle m'a dit que personne ne lui avait posé de questions. J'ai appelé Jill, aussi. Elle non plus n'a pas été contactée.

Jill Newton était la juge d'application des peines qui s'était occupée d'Alice. C'était une jeune femme mince aux cheveux blond platine. Elle portait des lunettes teintées.

– Les médias cherchent une jeune fille qui vient juste d'arriver à Croydon. Mais toi, tu y vis depuis plus de six mois. Personne ne va faire le rapprochement entre toi et Jennifer Jones.

Rosie se détourna pour attraper une boîte en plastique au bout de la table. Elle l'ouvrit et en sortit un biscuit sablé qu'elle tendit à Alice.

– Mange, dit-elle d'un ton persuasif.

En général, Alice ne prenait pas de goûter, mais Rosie avait besoin de la voir manger ce biscuit, ça lui ferait plaisir. Alice se mit à en grignoter les bords moelleux. Un large sourire s'épanouit sur le visage de Rosie, qui repoussa sa chaise et se leva, laissant son ample pantalon révéler une multitude de faux plis.

– Alors qu'est-ce que ça peut faire que ce détective, ce Sherlock Holmes, vienne à la cafétéria ? Que va-t-il dire ? Il ne connaît pas ton nouveau nom ! Il n'a aucune photographie de toi ! Il croit que Jennifer Jones vient juste d'arriver. Il pourra demander à tous les gens qu'il voudra, aucun ne pourra lui dire qu'il s'agit de toi.

La sonnerie de l'Interphone retentit. Rosie fit une pause. Elle lança un petit « Voilà ! » et se dirigea d'un pas vif vers le couloir. Alice l'entendit décrocher et parler un instant. C'était peut-être Kathy, la mère de Rosie ? Alice cassa un minuscule morceau de biscuit et l'examina. Les bords étaient irréguliers, comme tous les biscuits que Rosie confectionnait elle-même. Elle l'entendit bientôt remettre en place le récepteur de l'Interphone, puis elle la vit réapparaître à la porte de la cuisine.

– C'est Sara, la nouvelle voisine du rez-de-chaussée. Elle a un robinet qui fuit et elle ne sait pas où se trouve le



compteur pour fermer l'eau. Ça ne t'ennuie pas que je descende une seconde ? Je ne resterai pas longtemps.

– Pas de problème, répondit Alice en se remettant à grignoter.

Dès leur première rencontre à Monksgrove, Rosie lui avait apporté une boîte remplie de ces biscuits. Patricia Coffey, la directrice, lui avait annoncé sa visite trois semaines à l'avance. Alice l'avait attendue impatiemment. Elle avait compté les jours, et elle avait eu du mal à décider quels vêtements elle allait porter parmi les trois ou quatre qu'elle possédait. Comme si elle avait eu rendez-vous avec un garçon. Non pas qu'elle eût jamais vécu une telle expérience.

Patricia Coffey avait agi de façon très conventionnelle.

– Je te présente Rose Sutherland, avait-elle dit.

Alice l'avait suivie dans le salon de son appartement. À cette époque-là, elle ne s'appelait pas encore Alice. Ce nouveau nom était un rêve pour l'avenir ; une personne différente : Alice Tully. JJ n'allait pas tarder à se mettre dans sa peau. Mais avant, elle avait rencontré la femme qui allait s'occuper d'elle, qui allait lui donner une nouvelle vie. Patricia l'avait présentée à son tour.

– Voici Alice Tully.

Rosie s'était immédiatement levée. C'était une femme forte, vêtue de vêtements superposés, jupe longue, ample chemisier, blouson sans manches. Le tout coupé dans des

cotons imprimés aux couleurs vives, qui tombaient comme de vaporeux rideaux de mousseline. Ses cheveux impeccablement coiffés lui arrivaient à hauteur du menton, et son visage était éclatant de santé. Alice avait tout de suite remarqué ses boucles d'oreilles dépareillées. D'un côté, une longue enfilade de perles ; de l'autre, une série de minuscules boucles. Mais à peine avait-elle repéré tous ces détails que Rosie s'était avancée pour la serrer dans ses bras, avec une fougue qui lui avait donné le vertige. Cette démonstration d'affection était un peu embarrassante. Alice lui avait adressé un sourire gêné et s'était laissé guider vers le canapé.

– J'ai beaucoup entendu parler de toi, Alice, avait dit Rosie, utilisant immédiatement son nouveau nom.

Alice l'avait observée de la tête aux pieds.

– Pat m'a raconté pas mal de choses sur vous aussi.

Rosie avait éclaté de rire.

– Elle t'a parlé de ma bonne tête et de mon apparence parfaite, avait dit Rosie en jetant un coup d'œil complice à Patricia Coffey.

– Non, elle m'a dit que vous étiez assistante sociale et que vous aimiez faire la cuisine.

Elles avaient discuté longuement tandis que Patricia Coffey s'activait autour d'elles. Rosie lui avait décrit son appartement et sa vie à Croydon. Elle lui avait parlé de sa mère, qui était irlandaise et qui n'aimait rien de plus au

monde que la coiffure. Elle lui avait décrit sa cuisine, son double four et ses recettes, et elle avait mentionné le livre qu'elle avait l'intention d'écrire et dont elle avait déjà trouvé le titre : *La Cuisine de Rosie*. Ensuite, elle avait exhibé une petite boîte en plastique remplie de biscuits sucrés, un peu émiettés.

Alice en avait pris un qu'elle avait coupé en quatre tout en l'écoutant. Quand elle s'était mise à manger, Rosie s'était brusquement plaqué la main sur la bouche.

– Mais je n'arrête pas de bavarder, avait-elle murmuré d'un air penaud, et je ne te laisse pas placer un mot !

Alice lui avait parlé des cours qu'elle avait pris l'année précédente pour passer le baccalauréat, de ses résultats (trois B) et de l'université où elle irait à la rentrée. Elle lui avait aussi parlé des programmes de télévision qui l'intéressaient et des livres qu'elle était en train de lire.

Sans préambule, Rosie avait demandé :

– Est-ce que tu sais faire la cuisine ?

Alice avait secoué la tête. Certaines résidentes cuisinaient, mais cela ne l'avait jamais tentée.

– Eh bien, je t'apprendrai !

Plus tard, avant de repartir, Rosie avait parlé plus sérieusement.

– Quand tu t'installeras chez moi, ce ne sera pas très facile. Il faudra que tu t'adaptes à un certain nombre de choses. Après avoir vécu dans... une communauté aussi resserrée.

Quelques miettes de biscuit avaient glissé sur son chemisier, et Alice avait eu envie de les faire tomber, mais elle n'avait pas osé. Ce que Rosie voulait dire, en réalité, c'est qu'Alice avait vécu en prison. Même si l'établissement ne portait pas ce nom, il s'agissait bel et bien d'une prison. Et quand Patricia lui avait annoncé les arrangements mis au point pour sa libération, elle avait parlé de « placement ». Comme si elle allait simplement commencer un travail. Pas une vie, pas la liberté.

Il était prévu qu'elle quitte Monksgrove en janvier. Outre Rosie, deux autres personnes étaient au courant : Patricia Coffey et Jill Newton. Tous les autres, les gardiens, les employés et les résidents, croyaient qu'elle allait être transférée dans une unité plus sécurisée en attendant sa libération, six mois plus tard. À ce moment-là, les médias, les parents de la petite fille morte et sa propre mère croiraient tous qu'elle venait juste de sortir de prison, alors qu'en fait elle aurait déjà mené une vie normale depuis six mois. Cela lui permettrait de mieux s'adapter, avait déclaré Patricia Coffey. C'était le secret qu'elles partageraient toutes les trois. Aucune d'elles ne divulguerait la nouvelle identité d'Alice ni le lieu où elle allait vivre.

Alice entendit les pas de Rosie. Bientôt, celle-ci fit irruption dans la cuisine.

– Ça va, ma chérie ? Ah, cette Sara ! Elle est complètement désemparée. Quand je pense qu'elle est professeur !

Elle ne sait même pas comment fermer un compteur d'eau. Enfin, cela ne fait de mal à personne d'aider une voisine, pas vrai ?

– Bien sûr.

– Bon, où en étions-nous ?

Un peu rouge et agitée, Rosie vint s'asseoir en face d'elle.

– Personne ne devinera jamais que je vis ici. Personne ne sera au courant de ma nouvelle vie, répondit Alice.

– C'est ça. Quant à ce détective, il a peut-être tapé dans le mille en venant à Croydon, mais en réalité, il ne sait pas si tu vis ici, à Newcastle, à Brighton ou...

Rosie fit une pause. Déstabilisée par cette hésitation, Alice demanda :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien, absolument rien.

Mais c'était un mensonge, Alice le savait bien. Rosie tripotait toujours sa boucle d'oreille droite quand elle était nerveuse. Alice se leva et se mit à débarrasser la table, bien qu'elle n'eût pas touché à son café. Elle savait ce qui se passait. En réalité, Rosie se posait la grande question : pourquoi ce détective avait-il jeté son dévolu précisément sur Croydon ?

Alice connaissait la réponse. La réponse n'avait rien à voir avec le hasard, mais avec une carte d'anniversaire. C'était ça. Le nom et l'adresse de sa mère, écrits très lisiblement sur une enveloppe. Elle avait mis un temps fou à

se décider : allait-elle l'envoyer, oui ou non ? Joyeux anniversaire ! Pas un mot de plus, pas de poème à l'eau de rose. Le stylo avait tremblé entre ses doigts pendant qu'elle écrivait le mot « Jenny » au bas de la carte. Pas de baisers, pas de pensées affectueuses...

Avant de se décider à la poster, elle l'avait laissée deux jours dans le casier de la cafétéria. Puis il ne lui avait fallu qu'une seconde pour la glisser dans la boîte à lettres. Trop tard pour changer d'avis. Quand l'enveloppe s'était échappée de ses doigts, Alice avait eu un étourdissement. Elle s'était appuyée contre la boîte rouge en parcourant la rue du regard. Elle avait eu envie de murmurer : « C'est pour ma mère ! »

Cela s'était passé quelques semaines plus tôt. Le timbre devait porter un tampon de la poste : le nom de Croydon à l'encre noire, un peu barbouillée. Elle s'y attendait. Ce qu'elle n'avait pas envisagé, c'était que sa mère en parlerait à quelqu'un. Qu'elle lui ferait courir un risque.

Mais pourquoi n'y avait-elle pas pensé ? Après tout, ce n'était pas la première fois que sa mère agissait ainsi.

## 4

Le centre commercial était si grand ! Alice était épuisée. Il y avait tant de monde qui allait et venait d'un air déterminé, des sacs de provisions à la main. Parfois, quelqu'un traversait rapidement la foule. Mais la plupart des gens avaient un bébé dans une poussette ou tenaient par la main un gamin geignard et s'arrêtaient brutalement pour lui moucher le nez ou ramasser un jouet qu'il avait laissé tomber. Tout le monde contemplait les mannequins dans les vitrines brillantes qui regorgeaient de biens de consommation, ou les enseignes qui annonçaient « Journée de la Croix-Rouge ».

Au bout d'un moment, Alice s'assit sur un banc et observa l'étage supérieur : le supermarché et ses signalisations au néon, ses palmiers géants, son toit aux flèches de

verre qui semblaient vouloir crever les nuages véloces. Elle en avait le vertige.

C'était le samedi qui précédait son retour au travail. Rosie n'appréciait pas vraiment ce lieu, mais comme Alice aimait y venir, elles y passaient parfois un peu de temps. Rosie préférait les marchés, où elle traînait des heures sur les stands qui proposaient des créations et des vêtements artisanaux. « C'est plus personnel, ce sont de véritables vêtements de créateurs », disait-elle en présentant devant elle des jupes de velours épais, ou en essayant des chemisiers de lin qui faisaient de minuscules plis dès qu'on les touchait. Elle appréciait aussi les ventes de charité, où elle achetait souvent des chaussures et des vestes très chères pour un prix dérisoire. « Mais elles ont déjà été portées », faisait remarquer Alice, qui frissonnait à cette seule pensée. Rosie, elle, n'y voyait aucun inconvénient. Elle lavait et repassait les vêtements, cirait les chaussures avant de les porter avec un réel plaisir. Alice préférait le prêt-à-porter et les grands magasins. Elle n'avait aucune envie de paraître « originale ». Elle voulait être comme tout le monde.

Elle avait deux sacs d'achats. Dans l'un, une veste légère en suédine, qui lui avait tapé dans l'œil. Elle l'avait caressée, appréciant sa douceur sous ses doigts. Elle avait essayé la plus petite taille. Légère et confortable, la veste lui enveloppait les épaules comme une douce accolade. Dans l'autre sac, quelques culottes et soutiens-gorge noirs



et blancs, tout simples. Rosie lui avait vanté les sous-vêtements en couleurs ornés de dentelle et de tulle. De jolies choses qui ressemblaient à de minuscules œuvres d'art. Mais Alice n'en avait pas voulu. C'était trop frivole, trop tapageur.

Pour une fois, Rosie avait acheté un vêtement dans un grand magasin. Un chemisier vague, avec des manches froncées et un col fermé par un cordon. Il paraissait très inconfortable, mais il lui avait plu. Plantée au beau milieu du magasin, elle l'avait passé par-dessus son T-shirt, avant de faire volte-face pour se regarder dans le miroir. Elle avait hoché la tête d'un air satisfait. Alice s'était éloignée pour jeter encore un coup d'œil sur les vêtements pendant que Rosie payait son achat tout en engageant la conversation avec la caissière, comme si c'était une vieille connaissance.

S'asseyant à la table du café, Alice attendit son déjeuner.

Rosie était si chaleureuse, si facile à vivre. Elle se liait facilement avec les filles qui s'installaient chez elle. Parfois, cela donnait à Alice le sentiment d'être bonne. Mais à d'autres moments, elle en voulait à Rosie d'être si sociable, de bien s'entendre avec toutes les personnes qu'elle rencontrait. Comme avec Sara, la nouvelle voisine du rez-de-chaussée. Alice, quant à elle, s'en sentait incapable.

– Et voilà ! annonça Rosie en posant un plateau sur la table.

Alice prit l'assiette qui contenait son sandwich. Rosie déposa les autres plats sur la table et glissa le plateau entre les pieds de sa chaise.

– Est-ce que tu vois Frankie ce soir ? interrogea-t-elle en commençant à manger.

Alice hocha la tête.

– Tu ne rentreras pas trop tard ?

– Non. Nous irons juste boire un verre au bar de l'université.

– Boisson sans alcool, j'espère ?

Alice acquiesça d'un signe de tête. Chaque fois qu'elle parlait d'aller au pub, c'était le même rituel. Rosie savait qu'elle buvait de la bière et du vin. Alice savait que Rosie le savait. Mais à chaque fois, elles se sentaient obligées de dire la même chose. C'était comme un mantra.

– Et vous ? demanda Alice.

– Je suis invitée à un dîner indien avec Sara. J'attends ça avec impatience !

– Avec Sara ? Vous ne me l'aviez pas dit.

– C'est une décision de dernière minute. Je l'ai vue hier, quand elle rentrait. Elle se battait avec ses sacs de provisions. Je l'ai aidée et nous avons bavardé un peu. Elle est vraiment très gentille.

– Elle parle beaucoup.

Alice l'avait croisée à deux ou trois reprises en sortant de l'immeuble.

– Elle est professeur. Tu sais comment ils sont ! dit Rosie en souriant.

Excepté les rendez-vous exigés par son travail ou les visites qu'elle rendait à sa mère, elle sortait rarement. C'était pour dîner avec Sara, ce soir, qu'elle avait acheté ce chemisier. Alice éprouva un pincement de jalousie. Rosie avait une nouvelle amie. Cela aurait dû lui être égal, mais ce n'était pas le cas. Sara, la voisine du rez-de-chaussée, qui n'arrêtait pas de bavarder.

– Elle enseigne dans quelle classe ? demanda Alice.

La dernière fois qu'elle l'avait vue, elle transportait une pile de livres d'exercices.

– Cours élémentaire. Sept, huit ans.

– Elle n'a pas de compagnon ? demanda encore Alice en espérant une réponse positive.

– Non, elle est comme moi. Libre comme l'air.

Pendant un court instant, Rosie parut gênée.

– Écoute-moi ça ! Je parle comme une adolescente.

Suivant un élan d'affection, Alice lui pressa doucement la main. Après tout, Rosie avait le droit de mener sa vie comme elle l'entendait.

– Ne rentrez pas trop tard ! dit-elle.

– D'accord, m'man ! plaisanta Rosie.

En riant, elle attaqua la seconde moitié de son sandwich.

Sur le chemin du retour, Alice se sentit fatiguée. Ses sacs pesaient lourd, elle marchait les épaules voûtées. Au

passage, elle jeta un coup d'œil sur le *Coffee Pot*. Laurence et le directeur se tenaient derrière le comptoir.

– Tu es d'accord pour retourner travailler lundi ? demanda doucement Rosie.

Sortant du vaste centre commercial, elles se retrouvèrent dans la partie la plus calme de la rue principale. Il y avait beaucoup moins de monde, bien que la circulation fût encore lente, les voitures coincées derrière les bus. Elles passèrent devant une boutique qui vendait des animaux familiers, devant des librairies et un magasin de bricolage qui affichait depuis plusieurs mois : « Soldes avant fermeture ».

– J'ai hâte d'y retourner, répondit Alice.

Elle était restée une semaine à la maison. Rosie avait insisté, disant qu'elle ne semblait pas en forme, qu'elle était très pâle et qu'elle avait besoin de repos. Alice avait joué le jeu, tout en sachant très bien, au fond d'elle, qu'elle se cachait. Elle n'avait pas parlé à Rosie de la carte d'anniversaire. C'était son secret. Elle avait le droit d'avoir un secret maintenant qu'elle était de retour dans le monde réel. Cependant, c'était perturbant de savoir que sa mère avait indiqué à quelqu'un l'endroit où elle pouvait se trouver. Cette idée lui trottait sans cesse dans la tête, obsédante.

– Attends-moi, je vais acheter les journaux, dit Rosie quand elles furent devant la maison de la presse, au coin de leur rue.

– Je vous attends ici.

Elle ne voulait pas entrer dans la boutique. Chaque fois qu'elle y allait, le fils du marchand de journaux, un gars petit et râblé, essayait d'engager la conversation avec elle. Elle fit quelques pas et s'appuya contre un réverbère. Un vieux chien se traîna près d'elle, s'arrêta pour lui renifler les jambes et poursuivit son chemin. La vitrine de la maison de la presse était remplie d'affiches et de petites annonces. Alice entrevoyait Rosie, de dos, et le vendeur, de profil, qui discutait et riait avec elle. Il devait être en train de lui rendre sa monnaie pendant que Rosie lui demandait des nouvelles de sa femme qui venait d'être opérée. Alice poussa un petit soupir.

Frankie devait passer la prendre vers vingt heures. Ils iraient au club de l'université, où il y avait un disc-jockey que Frankie aimait bien. Il y connaissait un tas de gens, et les boissons n'étaient pas chères. Alice sourit. C'était une bonne soirée en perspective. Elle ressentit brusquement, montant du fond d'elle, une bouffée d'excitation en pensant au visage rude et barbu de Frankie contre son cou et son épaule, à la sensation que lui procuraient ses mains sur sa peau, et ses bras qui la serraient si fort contre lui qu'elle sentait ses côtes et ses hanches. Il n'avait pas un gros effort à fournir pour la soulever dans ses bras et l'emporter sur le lit. Même s'ils restaient sages, Frankie aimait qu'elle soit là, dans le fouillis des draps, sa tête sur

l'oreiller. Elle se ressaisit, elle s'était laissé distraire en pensant à lui. Elle avait dû paraître stupide, plantée là à rêvasser. Faisant un effort, elle reporta ses pensées sur Rosie. Il lui en fallait, du temps, pour payer ses journaux ! Elle regarda les affiches dans la vitrine, puis les petites annonces. Se détachant nettement des autres, l'une d'elles posait une question en lettres gigantesques :

### AVEZ-VOUS VU CETTE JEUNE FILLE ?

En dessous était placardée une photographie qu'Alice ne voyait pas très bien d'où elle se trouvait. De l'autre côté de la vitrine, Rosie s'éloigna un peu du comptoir, tandis que le marchand de journaux continuait à lui parler. Il semblait compter quelque chose sur ses doigts.

« Avez-vous vu cette jeune fille ? » En lisant ces mots, Alice eut un choc. Tant d'années avaient passé depuis Berwick. Le lendemain du jour fatal, les murs de la petite ville s'étaient couverts de photographies. En réalité, c'était toujours la même, qu'on avait sortie d'un album, agrandie puis photocopiée en plusieurs exemplaires. Elles avaient été glissées dans des pochettes en plastique du même format qu'un classeur, puis collées sur les troncs d'arbres, les réverbères, les fenêtres des maisons. À cette époque, Alice restait chez elle, elle n'avait pas pu les voir, sauf à la

télévision. Un journaliste avait dû en montrer une en demandant : « Avez-vous vu cette fillette ? » Tout le monde la recherchait.

Seule JJ savait où elle se trouvait.

Alice arpenta un instant le trottoir avant de rebrousser chemin, telle une sentinelle faisant les cent pas. Elle essaya de se reprendre. Il valait mieux qu'elle oublie tout ça, qu'elle efface ces souvenirs. D'un pas vif, elle retourna vers la maison de la presse pour voir où en était Rosie. Elle allait bien finir par sortir... Arrachant son regard de la petite annonce perturbante, elle fit un effort pour se concentrer sur une affiche qui annonçait l'arrivée d'un cirque. Une femme vêtue d'une peau de léopard collée au corps et couverte de paillettes marchait sur une corde en portant un long balancier. Cependant, Alice n'arrivait pas à se concentrer. L'annonce était là, elle la devinait du coin de l'œil.

### AVEZ-VOUS VU CETTE JEUNE FILLE ?

Finalement, alors que Rosie se dirigeait vers la sortie, elle se décida à regarder la photo de plus près.

Ce qu'elle vit lui glaça le sang. Il n'y avait que le visage d'une jeune fille d'environ seize ans, découpé dans une photographie, photocopié puis collé sur une carte postale. Et ce visage, c'était le sien.

Elle avait les cheveux plus longs que maintenant, à hauteur du menton. Les bords de l'image étaient un peu flous. Ce cliché avait dû être pris l'année précédente par l'un des employés de Monksgrove, ou par un visiteur qui avait photographié un groupe de résidents. Elle n'avait pas posé, elle n'était pas stupide, mais sans savoir comment, elle s'était retrouvée sur la pellicule. Et voilà que maintenant quelqu'un s'en servait pour la recherche.

– Cet homme est un vrai moulin à paroles !

C'était la voix de Rosie. Alice l'entendit tout près d'elle, mais elle était obnubilée par l'annonce. Sous les traits familiers était inscrit : « Sa famille languit de la revoir. La dernière fois qu'elle a été aperçue, c'était dans la région de Croydon. Une récompense de cent livres est offerte pour toute information sur l'endroit où elle se trouve. »

Suivait un numéro de téléphone.

Le regard attiré par ce qui retenait son attention, Rosie demanda :

– Qu'est-ce que c'est ? Oh Seigneur ! Oh non !

Sa voix se brisa.

Alice comprit. Rosie l'avait reconnue, elle voyait la ressemblance. Alice se sentit paralysée, ses jambes se raidirent comme des baguettes de bois. Si elle fléchissait les genoux,



ils se casseraient. Incapable de faire un mouvement, elle resta plantée devant la reproduction de son visage.

– Rentrons à la maison, dit Rosie en lui saisissant le bras. Nous allons contacter Jill. Elle mettra un terme à cette histoire.